

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE CINQ.

La renaissance de l'infanterie

Croissance de la circulation monétaire. La circulation monétaire en Europe occidentale au VII^e siècle avait atteint un niveau minimal ; au VIII^e siècle, divers pays du continent européen commencent à exploiter des mines d'or et d'argent, et la réserve de métaux précieux commence à croître lentement. Au XIII^e siècle, le rôle que prend la circulation monétaire est déjà reconnu ; les grands propriétaires terriens commencent à produire des biens pour le marché ; le poète médiéval y voit une menace sérieuse pour l'idéologie chevaleresque ; à la cour, se plaint-il, on ne parle pas de Parsifal ou de Gamuret, mais de vaches laitières, des prix du pain et du vin.

Le changement des conditions économiques ne pouvait pas ne pas se refléter dans l'art militaire ; le système militaire fondé sur la levée de milices était une conséquence de l'économie naturelle ; la collecte des fiefs posait de telles difficultés, était si lente, les tenanciers étaient si difficiles à discipliner et à gérer, que les avantages des soldats servant contre une solde étaient évidents. À partir du XIII^e siècle, le pouvoir royal préfère vendre les fiefs libérés aux riches bourgeois plutôt que d'y installer des chevaliers.

Un seigneur pouvait convoquer ses vassaux sans leur apporter aucune aide, seulement pour une très courte expédition contre un voisin proche. Lorsqu'une expédition lointaine se profilait, par exemple lorsque la milice allemande était mobilisée pour la guerre en Italie, certains guerriers devaient être soutenus par des collectifs. Ainsi, dans l'archevêché de Cologne, une norme avait été établie pour les expéditions italiennes : les vassaux n'y participant pas payaient la moitié du revenu normal de leur fief, calculé à 5 marks. Les vassaux partant en expédition recevaient une aide équivalente à deux revenus annuels—10 marks ; et également — 40 coudées de drap fin pour habiller le chevalier et sa suite, un animal de bât pour deux chevaliers et 4 fers à cheval avec 24 clous chacun.

Ces allocations pour les expéditions lointaines, devenues monnaie courante, ne représentaient qu'une étape vers le passage des chevaliers à la solde. Déjà en 992, l'armée du comte d'Anjou se composait « pour moitié de ses propres hommes et pour moitié de mercenaires ». La chronique médiévale raconte que lorsque, en 1158, le roi Vladislas de Bohême tenta de convoquer ses vassaux pour une expédition en Italie, tout le monde était très mécontent. Mais lorsque le roi offrit aux volontaires de rester à la maison et proposa un salaire à ceux qui le suivraient, tout le monde se hâta de proposer ses services. Lors de la troisième croisade, un chevalier français recevait déjà par an, en notre monnaie, environ 3 000 roubles.

Le chevalier, qui servait dans les temps difficiles de l'économie de subsistance pour un maigre domaine ou pour une simple ration de la cour, réclamait désormais, avec l'apparition de l'argent et la prospérité grandissante, des exigences plus élevées pour le service militaire. Le devoir de servir devenait de plus en plus une formalité, mais les chevaliers continuaient à demeurer une classe parmi laquelle on recrutait principalement le noyau, la partie la plus qualifiée de l'armée.

Mercenariat en Angleterre. L'Angleterre a toujours été le pays classique du mercenariat. Le souci des rois anglais se limitait à empêcher les grands féodaux de leur arracher le pouvoir suprême. Ils ont réussi à le maintenir entre leurs mains grâce au fait que les féodaux anglais — les Normands — ne se sont pas rapidement mélangés à la population locale, parlaient français, et que la population locale était toujours prête à soutenir le pouvoir royal contre les propriétaires terriens étrangers. Ainsi, le pouvoir gouvernemental dans les comtés d'Angleterre est resté entre les mains de l'administrateur royal — le shérif — et n'est

pas passé dans la possession héréditaire des grands propriétaires terriens. Ces derniers étaient limités par la prudence de Guillaume le Conquérant, qui leur accordait d'immenses domaines non pas dans une seule région, mais dispersés dans diverses parties de l'Angleterre.

Ainsi, dans la structure du féodalisme anglais, un fonctionnaire a été introduit, convoquant la milice des vassaux, mais incapable de la contrôler et incapable de veiller à ce que les fiefs soient détenus par des vassaux aptes et formés au métier des armes ; le contrôle du grand propriétaire terrien — usurpateur d'une part importante du pouvoir étatique, s'occupant des affaires militaires dans sa région par intérêt personnel — a été considérablement affaibli. Dans ces conditions, la milice féodale ne pouvait que rapidement perdre sa capacité de combat, et nous constatons effectivement l'inaptitude complète des féodaux anglais aux grandes guerres.

Mais l'administration anglaise, ayant joué un rôle si désastreux en relation avec la capacité de combat du système féodal, donnait un grand pouvoir entre les mains de la royauté ; s'appuyant sur celui-ci, les rois anglais furent les premiers à tirer parti des avantages de la circulation monétaire naissante. En Angleterre, on n'exploitait pas d'argent ni d'or dans les mines, mais par le commerce, les métaux précieux arrivaient en Angleterre, et ici, là où se trouvait un centre puissant, loin de leur lieu d'extraction, ils prirent pour la première fois au Moyen Âge une importance significative. Une procédure fut ainsi mise en place : le fief, pauvre et incapable de combattre, ne se présentait pas à l'appel ; il aurait dû, pour son absence, être privé de son fief, mais en versant une amende, il en restait propriétaire. Ainsi, le service militaire personnel fut relativement rapidement remplacé par le paiement d'un impôt spécial sur le fief, et le roi pouvait avec l'argent collecté recruter ces chevaliers qui ne négligeaient pas les affaires militaires et participaient volontiers aux campagnes. Une armée de mercenaires donnait à l'autorité royale un nouveau pouvoir. En vain les barons insérèrent-ils dans la Grande Charte des Libertés (1215, § 51) l'interdiction d'organiser une force armée composée de mercenaires. Le mercenariat triompha, car il correspondait aux nouvelles conditions économiques.

Cependant, le rôle des grands vassaux n'en a pas été annulé pour autant. Le shérif royal, incapable de rassembler la milice féodale, se révélait également un recruteur inefficace. Les grands propriétaires terriens, jouissant d'autorité dans leur région et disposant de réserves d'armes, d'équipements, de chevaux et de vivres, devenaient les principaux recruteurs et menaient personnellement en campagne les troupes qu'ils avaient enrôlées.

Mais assez tôt, ayant réuni par le biais des impôts de l'argent dans la trésorerie de l'État, l'Angleterre commença à employer des étrangers pour défendre ses intérêts. Un exemple de grands traités — une sorte de contrat pour la milice féodale — est le premier d'entre eux : le traité du roi anglais Henri I (fils de Guillaume le Conquérant) avec le comte Robert de Flandre (1103). Ce dernier s'engageait, pour une somme de 400 marks payée annuellement, à fournir au roi d'Angleterre 1000 chevaliers, chacun accompagné de trois chevaux, en cas de besoin. Le traité n'avait pas de validité face au roi de France, dont le comte de Flandre était vassal. Les chevaliers devaient être prêts à embarquer sur des navires dans les 40 jours suivant la demande adressée au comte de Flandre. Le transport maritime et la solde des chevaliers à partir du jour de leur arrivée en Angleterre étaient à la charge de la couronne anglaise, qui devait également pourvoir à l'équipement des chevaliers. Par un acte spécial, les barons et les châtelains du comte de Flandre confirmèrent la validité du traité et, soixante ans plus tard, en 1163, il fut renouvelé; néanmoins, en raison de l'augmentation de la circulation monétaire, le coût d'un chevalier avait fortement augmenté, et pour chaque groupe de 10 chevaliers selon le traité, l'Angleterre payait désormais non pas 4, mais 30 marks d'argent.

La conquête du pays de Galles. Le développement de l'art militaire anglais a été fortement marqué par les combats dans les régions sauvages de l'Écosse et de l'Irlande, et en particulier par la conquête du pays de Galles (1272-1287), qui représentait un

enchevêtrement de montagnes, de rochers et de ravins couvert de forêts denses. Gérald de Barri (1188) attire l'attention sur les particularités du théâtre des opérations militaires : «L'art militaire gaulois est excellent dans son pays, mais l'Irlande et le pays de Galles ne ressemblent en rien à la Gaule. Là, la plaine, ici le terrain accidenté ; là, le champ, ici la forêt ; là, on cherche à se défendre avec des armures plus solides, ici on évite tout fardeau ; là, on triomphe par la persévérance, ici par l'agilité. Dans la plaine, les armures complètes sont efficaces pour la protection, tandis que dans les passages boisés ou marécageux, où il est plus facile d'avancer à pied qu'à cheval, l'équipement léger a l'avantage. Contre un ennemi dépourvu d'armure et qui, au premier affrontement, gagne ou prend la fuite, un simple haubert léger suffit ; les armures lourdes gêneraient la poursuite dans les passages étroits et escarpés. Il est difficile de monter ou descendre de selle en armure complète, et encore plus difficile de marcher à pied. Les meilleurs guerriers pour une expédition en Irlande ou au pays de Galles sont ceux qui y ont grandi dans une guerre quasi permanente. En Irlande, les chevaliers doivent toujours être accompagnés d'archers. L'Irlandais agile touchera le chevalier avec des pierres et s'enfuira ; il faut répondre par des flèches. »

Archers. Ces constatations précieuses de l'historien de la conquête de l'Irlande ont été largement utilisées par le roi Édouard Ier lors de la conquête du pays de Galles. L'armée recrutait principalement la population des régions frontalières avec le pays de Galles et les tribus galloises soumises à l'Angleterre. L'arme principale était représentée par les archers. En France et de manière générale sur le continent, on préférait l'arbalète (arc muni d'une crosse et d'une vis pour tendre la corde), car le carreau de l'arbalète avait un pouvoir pénétrant plus important et pouvait atteindre un homme portant une armure. L'arbalète semblait être une arme si meurtrière que le Concile du Latran en 1139 interdit même son utilisation dans les guerres contre des chrétiens ! Les Anglais préféraient l'arc, car la puissance de pénétration contre un ennemi sans armure n'était pas nécessaire, et l'arc offrait une cadence de tir plus élevée. La technique de tir à l'arc était très développée chez les Anglais. Une armée anglaise typique de la guerre galloise en 1282 se composait de 700 à 800 cavaliers (chevaliers et écuyers) et de 8 600 archers (dont 1 800 gallois). La conquête du pays de Galles ne pouvait être achevée par une seule bataille. Il fallait pratiquer de larges ouvertures dans les forêts centenaires, ouvrir des routes et rendre accessibles les derniers refuges des autochtones. Le pays de Galles a été conquis essentiellement par une armée de mercenaires; une attention particulière était accordée à son approvisionnement correct depuis l'arrière. L'autorité du commandant sur les soldats rémunérés dépassait de loin celle d'une milice féodale.

L'armée anglaise disciplinée et bien commandée, issue de cette école, dont l'infanterie — les archers — occupait une place honorable par le nombre, la sélection et la position, représentait une force considérablement supérieure par rapport à la chevalerie française brillante mais anarchique, ce qui s'est reflété dans toutes les batailles de la guerre de Cent Ans (1337-1461). Arrêtons-nous sur la bataille de Crécy.

La bataille de Crécy. Le roi anglais Édouard III, lors de la première grande expédition en France en 1339, ne comptait pas sur l'art militaire national et, sans se soucier des énormes dépenses, engagea un grand nombre de princes allemands avec leurs chevaliers à son service. Cependant, lorsque la vaste milice débarqua en France, le roi français Philippe VI choisit une stratégie prudente d'évitement du combat. À cette époque, Édouard ne pouvait pas payer les duc et comtes allemands, qui se retirèrent rapidement, et le roi anglais dut retourner en Angleterre. Sept ans plus tard, en 1346, les Français pressaient fortement les garnisons anglaises en Gascogne, possession héritaire de la couronne anglaise. Pour créer une diversion, Édouard débarqua sur les côtes de Normandie. Il n'y avait plus d'argent pour engager des nobles étrangers, et l'armée anglaise se composait d'un nombre limité de chevaliers — seulement 4 000 cavaliers et 10 000 fantassins — principalement des archers ainsi que des piquiers. La flotte de transport était partie, laissant l'armée anglaise en Normandie à son sort, et Édouard III décida de conduire l'armée par voie terrestre vers la

Flandre alliée. Les Français entravaient cette marche en détruisant les ponts sur le chemin. Les forces principales des Français n'étaient pas encore arrivées de Gascogne, mais le roi Philippe VI rassembla déjà autour de lui une brillante chevalerie; disposant probablement aussi d'environ 14 000 combattants, il décida d'attaquer les Anglais — le long retrait de ces derniers avait renforcé l'arrogance des Français. Quant aux Anglais, après avoir avancé suffisamment au nord afin de disposer d'une possibilité de retraite vers la Flandre en cas d'échec, ils s'arrêtèrent lors d'une traversée de la Somme et décidèrent de livrer bataille.

La nuit du 26 août, les Anglais se sont installés dans la région de Crécy, tandis que les Français étaient au passage de la Somme près d'Abbeville. La position choisie par les Anglais pour le combat se trouvait sur une colline et avait la particularité de ne pas bloquer la voie des Français, mais de s'étendre en direction oblique à quelques distances d'eux. Le flanc droit de la position, tourné vers l'ennemi, était protégé par une forêt dense en contrebas et des hauteurs abruptes. Une telle disposition indirecte de la position imposait de grandes exigences à la direction française — il était nécessaire, au cours du déploiement, de progresser en tournant l'aile droite vers l'avant. Une telle manœuvre pouvait être exécutée uniquement par une armée disciplinée ; la chevalerie française anarchique se voyait au contraire incitée à des attaques fragmentées.

Descente à pied des chevaliers. Les Français dépassaient tellement les Anglais en nombre de chevaliers qu'Édouard III renonça complètement à utiliser ses chevaliers selon leur spécialité.

La principale force de l'armée anglaise était composée d'archers, et Édouard III, grand tacticien, décida d'utiliser les chevaliers de manière à augmenter encore la valeur au combat des archers. Les archers ne tiraient généralement pas sur la cavalerie ennemie avant les derniers pas, s'arrêtaient à quelques dizaines de pas pour tirer et reculaient derrière leurs chevaliers ou derrière des abris. Ainsi, les meilleurs moments pour tirer étaient perdus, et l'infanterie ne participait pas au contre-coup de la charge des chevaliers.

Édouard III ordonna à ses archers, disposés en plusieurs rangs, de rester en place et de tirer jusqu'au bout. Et pour donner à cet ordre une force morale, il ordonna aux chevaliers de descendre de cheval, de renvoyer leurs montures en arrière auprès de la logistique et de se placer dans les rangs parmi les archers. Les batailles médiévales n'étaient pas rares où, du côté vaincu, les chevaliers à cheval quittaient le champ de bataille, tandis que l'infanterie restait et se battait victorieusement. Maintenant, à Crécy, les archers anglais avaient la certitude qu'ils ne seraient pas abandonnés au destin. Un chevalier anglais, restant à cheval, aurait pu infliger à l'ennemi plus de dégâts physiques ; mais un chevalier démonté, pouvant agir difficilement avec son arme, constituait principalement une force morale — son exemple était essentiel. À cet égard, les chevaliers démontés furent les précurseurs des officiers subalternes ultérieurs, dont la tâche consistait également à agir non tant avec leur arme mais par leur exemple.

L'armée française, avec des arbalétriers génois en tête, venait de terminer la marche du jour le 26 août lorsque, vers 15 heures, le roi de France reçut de quatre chevaliers, envoyés en éclaireurs et ayant légèrement dépassé la tête de la colonne, le rapport indiquant que les Anglais ne se retiraient pas mais étaient en ordre de bataille sur les hauteurs de Crécy. En raison de l'étirement de la colonne, de l'heure avancée et de la fatigue des arbalétriers à pied, le roi décida de reporter l'attaque au lendemain matin. Des ordres furent donnés pour s'arrêter, mais la tête de la colonne étant déjà en vue de l'ennemi, un combat s'engagea et l'arrière pressait sur ceux qui avaient stoppé leur marche. Le roi changea alors sa décision et ordonna aux arbalétriers génois d'avancer. Les arbalétriers étaient des mercenaires très habiles, bien payés. Mais pour réussir, il leur manquait à la fois la cohésion morale avec les chevaliers, et le respect certain de ces derniers pour la préparation d'une attaque par tir. Les arbalétriers durent affronter les archers anglais dans des conditions désavantageuses, tirant du bas vers le haut. Les chevaliers situés derrière, voyant le faible succès des arbalétriers et même leur retrait partiel, se précipitèrent à travers leur formation pour attaquer ; plusieurs

furent piétinés et les arbalétriers furent plus désordonnés par la charge de la cavalerie que par les flèches de l'ennemi.

L'attaque des chevaliers avait de bonnes chances de succès si un déploiement ordonné avait été effectué au préalable et si tout le front anglais avait été attaqué simultanément. Mais ces conditions essentielles au succès n'ont pas été respectées. Les détachements isolés de chevaliers, dès leur arrivée sur le champ de bataille, se lançaient seuls à l'attaque ; les assaillants progressaient à pas lents à travers les broussailles, et des flèches tombaient sur leur front étroit depuis tout le front anglais, « comme des flocons de neige ». La majorité des chevaliers n'atteignait pas le front anglais que déjà une flèche ennemie frappait eux ou leurs chevaux à un endroit mal protégé ; ceux qui pénétraient dans les rangs anglais rencontraient des chevaliers et des piquiers à cheval et étaient percés.

16 ou 17 attaques éparses menées par la chevalerie française ont été repoussées.

Les Anglais ont adopté une stratégie strictement défensive. Lorsque la nuit est tombée et que les attaques françaises ont cessé, ils ont passé la nuit sur le champ de bataille et ce n'est que le lendemain matin qu'ils ont pris pleinement conscience de la victoire obtenue, couronnant si rarement une défense passive. Le courage des Français lors des attaques et la façon dont l'entrée en combat de l'infanterie a augmenté le sang versé se déduisent de la comparaison des pertes françaises à Bouvines et à Crécy : là, 3 chevaliers tués, ici environ 1200 chevaliers.

L'analyse de cette bataille nous révèle la supériorité d'une armée professionnelle organisée, composée de soldats rémunérés, sur l'impulsion d'une milice chevaleresque chaotique et désordonnée, et montre l'effet puissant des armes de jet quand l'infanterie s'appuie sur les meilleurs éléments des forces armées dont dispose l'État. À partir de ce moment, la fin du Moyen Âge — XIV^e et XV^e siècles — est remplie d'imitations de chevaliers démontés.

Se battre à pied devient un exploit ordinaire, glorifié par les chroniques médiévales.

Puisque, toutefois, l'infanterie anglaise, sans cavaliers, était incapable d'agir de manière autonome, et qu'avec des chevaliers à pied elle n'était adaptée qu'à la défense, elle ne pouvait donc pas être la racine dont est issue l'infanterie moderne ; les archers anglais s'inscrivent encore dans le cadre du Moyen Âge et ne représentent qu'une lueur, une indication de l'avenir.

Révolte des villes flamandes. La nouvelle économie ne fournit pas seulement à l'État les moyens de recruter des mercenaires : elle a donné de nouvelles conditions aux masses populaires, dans lesquelles ces masses ont eu la possibilité de résister aux milices chevaleresques.

Quelque chose de nouveau et de merveilleux, selon la chronique médiévale de Villani, s'est produit lors de la bataille de Courtrai. Dans la rivalité mutuelle entre la France et l'Angleterre, l'Écosse et la Flandre jouaient des rôles similaires. Les Français soutenaient toujours et attisaient en Écosse une révolte contre l'Angleterre, tandis que les Anglais soulevaient contre la France son fidèle comté — la Flandre. Outre la propagande et les pots-de-vin, les Anglais disposaient également de puissants moyens économiques pour influencer les Flamands, car l'Angleterre fournissait la matière première — la laine — aux tisserands flamands, et en interrompant son exportation, conformément aux exigences politiques, elle pouvait provoquer le chômage en Flandre. À la tête du mouvement contre les féodaux français se trouvaient les villes flamandes, dont le développement était avancé. Les artisans flamands étaient animés d'un esprit révolutionnaire original. Dès le début du XIII^e siècle, un premier chant révolutionnaire s'était formé, que l'historien Michelet a appelé le premier Marseillaise. Le mouvement révolutionnaire menaçait parfois de s'étendre de la Flandre à la France (la révolte de Marseille à Paris, la Jacquerie), ce qui rendait particulièrement important pour la France de réprimer rapidement le mouvement en Flandre. Le chef populaire et commandant en chef des Flamands, Philippe Artsvelde, avant la bataille de Roosebeke, adoptait déjà une perspective internationale : « Tuez, tuez tous les ducs, comtes et chevaliers. Les communautés

françaises ne vous en tiendront pas rigueur, car elles veulent qu'aucun d'entre eux ne retourne en France. Les communautés françaises attendent ce service de notre part, et nous le leur fournirons ».

En 1302, un massacre éclate à Bruges : en une nuit, 4000 étrangers, pour la plupart français, qui ne connaissaient pas le mot de passe (bouclier et ami), sont massacrés ; Dans tout le pays, la chasse aux Français commence.

Bataille de Courtrai. Les forces principales des insurgés, environ 13 000 citoyens, avec 10 chevaliers, sous le commandement de deux jeunes hommes — fils et neveu du comte de Flandre, assiégèrent la citadelle de Courtrai. L'armée française, environ 5 000 cavaliers et 3.000 archers, vint à leur secours. Les Flamands décidèrent de mourir ou de vaincre et prirent position derrière le ruisseau Groeninghe — de la ville jusqu'au monastère — avec la rivière Lys, qui coupait toute retraite possible à l'arrière. Le profond ruisseau de Groeninghe, avec sa vallée marécageuse, avait été renforcé par des pièges à loups et d'autres obstacles ; le long de la berge se dispersaient quelques archers flamands, et non loin d'eux se trouvaient des masses d'infanterie denses, en formation phalangique, armées de piques et d'hallebardes (*godendags*) ; parmi l'infanterie se tenaient également les chevaliers avec Gui de Namur ; le front s'étendait sur 900 pas ; deux détachements furent désignés : l'un de citoyens de la ville d'Ypres forma un écran contre la citadelle de Courtrai ; l'autre détachement, sous le commandement du chevalier expérimenté Jean III de Renesse, forma une petite réserve derrière le centre.

Le comte Robert d'Artois attendit plusieurs jours près de Courtrai, n'osant pas attaquer l'ennemi sur une position forte. Le désir de sauver les Français, extrêmement à l'étroit dans la citadelle, le constraint à décider d'attaquer le 11 juin. Les archers français étaient largement plus nombreux que l'ennemi en nombre et en qualité, infligeaient un coup dur aux Flamands et les forçaient à rebrousser chemin depuis le ruisseau de Groeninghe. Cependant, les archers français ne pouvaient pas traverser la rivière eux-mêmes, car de l'autre côté, ils pouvaient facilement être victimes d'une contre-attaque ennemie. C'est pourquoi le comte d'Artois donna le signal aux arbalétriers de partir, aux chevaliers d'attaquer. Alors que les chevaliers avançaient, plusieurs arbalétriers furent piétinés. Mais dès que les chevaliers commencèrent à traverser le ruisseau, la phalange des Flamands, qui avait conservé son ordre, se précipita en avant et commença à battre les chevaliers, qui étaient coincés dans les berges marécageuses et ne pouvaient développer aucun assaut. Ce n'est qu'au centre d'une petite partie des Français, avec le comte d'Artois, qu'ils ont réussi à percer jusqu'à un endroit sec, à renverser les rangs les plus proches des Flamands, mais ils ont été tués par la réserve qui est arrivée à temps. Les Flamands avaient donné l'ordre avant la bataille de tuer les Flamands qui épargnèrent le prisonnier. Le comte d'Artois, qui avait reçu 30 blessures et s'était déjà rendu, était fini. Les restes de l'armée française s'enfuirent. Les Flamands étaient très fiers des 700 éperons d'or pris aux chevaliers tués et appellèrent cette bataille la « Bataille des Éperons d'Or ». La chronique du Moyen Âge souligne que « depuis cette défaite, l'honneur, l'importance et la gloire de l'ancienne noblesse et de l'ancienne bravoure française ont considérablement diminué, depuis que la fleur de leur chevalerie a ensuite été vaincue et humiliée par leurs serviteurs, les peuples les plus bas du monde : drapiers, feutres et autres artisans, qui ne connaissaient rien aux affaires militaires et qui étaient méprisés par toutes les nations pour leur ignorance, les appelant rien d'autre que de sales lièvres. » Mais avec cette victoire, leur courage et leur audace croissaient à tel point qu'un simple fantassin flamand avec un *godendag* en main pouvait courageusement tenir tête à deux chevaliers français à cheval.

Bien que l'impression profonde qu'elle a laissée sur ses contemporains soit indéniable, il ne faut cependant pas considérer que l'infanterie flamande ait atteint le niveau requis pour le combat sur le champ de bataille, car lors de la bataille de Courtrai le 11 juin 1302, elle a remporté la victoire en agissant de manière défensive, bénéficiant de conditions locales

extrêmement favorables. La bataille de Roosebeke révèle l'incomplétude de la renaissance de l'art militaire parmi les Flamands.

La bataille de Roosebeke. Quatre-vingts ans après la bataille de Courtrai, le mouvement révolutionnaire survenu en Flandre n'avait plus un caractère national, mais purement social, car il était dirigé non seulement contre les Français, mais aussi contre les féodaux flamands. Dans les rangs de l'armée de chevaliers flamands, il n'y avait absolument aucun chevalier. La guerre prenait un caractère civil, et si les révolutionnaires flamands comptaient sur la sympathie de Paris et d'autres villes françaises, les Français pouvaient quant à eux compter sur le soutien des éléments aisés locaux en Flandre.

Le régent populaire, Artsfelde, ayant pris le contrôle du passage sur la rivière Lys, assiégea la ville de Audenarde. Artsfelde comptait sur l'arrivée de l'armée française pour secourir les héroïques défenseurs et avait préparé ici des conditions similaires à celles de Courtrai pour triompher de la chevalerie. Mais le commandement français avait appris par l'expérience de Courtrai et par une guerre de plus de 40 ans contre les Anglais. L'armée française, rassemblée à la mi-novembre 1382 à Seclin, se déplaça, sur les conseils du connétable Olivier Clisson, non pas vers Audenarde, mais à travers la Lys, qu'elle franchit près de la ville de Comines, en Flandre occidentale, où Ypres et de nombreuses villes et châteaux ouvrirent leurs portes aux Français. Artsfelde ne pouvait pas rester avec son armée à Audenarde et mener des raids contre les communications des Français, car même si Bruges, vers laquelle les Français se dirigeaient, s'était rendue sans combattre, la révolte aurait été terminée. Comme jadis Darius Codoman, Artsfelde fut contraint de barrer la route à l'armée ennemie et, laissant les fortifications préparées à Audenarde, se dirigea vers Roosebeke pour couper la route. Dans la nuit du 27 novembre, les adversaires campèrent non loin les uns des autres. Artsfelde, ne pouvant appuyer ses flancs sur aucun obstacle et ne disposant pas de cavalerie pour les protéger, comprit qu'en défendant sa position, il courrait à une mort certaine, que la seule chance de succès résidait dans une attaque énergique, et au matin, ayant disposé son armée en profonde phalange, il commença l'offensive.

Le connétable Olivier de Clisson a placé au centre toute l'infanterie, renforcée par des chevaliers à pied. Seul le jeune roi Charles VI avec 8 chevaliers de sa suite restait ici à cheval ; pour les autres chevaliers, comme le rapporte la chronique de Saint-Denis, les chevaux avaient été emmenés si loin qu'on ne les voyait plus, et tout espoir de s'échapper du combat disparaissait. Les deux ailes étaient composées de chevaliers montés. L'ordre de bataille des Français était moins profond, mais s'étendait beaucoup plus en largeur que celui des Flamands.

Les Flamands, après avoir tiré une salve de canons, se ruèrent sur le centre français. La forêt de piques fit reculer les Français, mais seulement d'« un pas et demi ». Pendant ce temps, les ailes de cavalerie encerclèrent les deux flancs des Flamands. L'attaque à cheval des chevaliers sur les deux flancs força les Flamands à se replier vers le centre ; ils perdirent la capacité de se déplacer, d'utiliser leurs armes. Le centre de la masse énorme (probablement 15 à 20 mille), avec Artsfelde, s'est étouffée. Tous les Flamands sont morts, la plupart écrasés.

Les Flamands n'ont pas résisté à l'épreuve du combat offensif en terrain découvert.

Les guerres hussites. La chevalerie en Europe centrale a été discréditée pendant les guerres hussites.

La Bohême, au début du XVe siècle, se trouvait dans une position économique très favorable grâce à l'exploitation des mines d'argent alors très riches. En Bohême, avec le soutien des rois de la dynastie de Luxembourg, un grand nombre d'Allemands y ont émigré, espérant y trouver une meilleure conjoncture économique. La concurrence économique entre les autochtones tchèques et les Allemands venus d'ailleurs a d'abord uni tous les Tchèques dans un sentiment de haine envers les Allemands et a donné naissance à un patriotisme tchèque particulier. Dans le manifeste de la ville de Prague, datant du début de la guerre, il est affirmé que les Allemands sont les ennemis naturels du peuple tchèque. Žižka, génial

commandant tchèque, qui combattit pour la cause slave contre les Polonais et du côté des Russes contre l'ordre Teutonique dès Tannenberg, déclarait dans son règlement pour l'armée hussite qu'il prenait les armes non seulement pour défendre la vérité de la loi divine, mais aussi pour les intérêts de la nation bohémienne et de tout le monde slave.

L'explosion de ces sentiments nationaux a coïncidé avec un fort mouvement religieux, qui a également pris un caractère national. Au début, toute la Bohême s'est soulevée en harmonie ; la base des forces armées des hussites était constituée de chevaliers tchèques ; l'armée se distinguait des autres armées médiévales uniquement par le plus grand nombre de citadins et de paysans qui y étaient incorporés. Les éléments conservateurs faisant partie de l'armée tchèque lui ont permis de remporter au début des succès modestes ; en 1420, l'invasion des Allemands menée par le roi Sigismond a été repoussée près de Prague. Cette bataille a eu pour le mouvement une importance comparable à celle du canon de Valmy pendant la Révolution française. Au début, au prix des efforts des éléments tchèques modérés, un équilibre s'est établi entre la Bohême insurgée et le monde féodal.

Mais avec le développement du mouvement, il a pris un caractère nettement social ; toutes les lois étaient rejetées, les monastères détruits, les impôts et les loyers annulés. Le mouvement a pris l'apparence d'une révolution paysanne soutenue par la plèbe urbaine, et les chefs rêvaient de propager l'incendie de la révolte paysanne à travers toute l'Allemagne. Les éléments modérés se sont éloignés du mouvement, tandis que les radicaux ont pris le dessus ; l'armée hussite, privée de sa cavalerie noble, a commencé à élaborer une tactique originale. Aussi fanatique que fût l'enthousiasme sauvage des anges vengeurs tchèques, il n'était cependant pas immédiatement capable de créer une armée apte aux opérations sur le terrain. L'élan révolutionnaire ne crée qu'un terrain favorable, sur lequel, par un travail acharné et pendant une longue période, une force militaire redoutable peut être constituée. Ce n'est qu'à la huitième année de la guerre que les hussites ont été capables non seulement de se défendre stratégiquement, mais aussi d'envahir l'Allemagne.

Tactique de Jan Žižka. Jan Žižka, le commandant de la Bohême révoltée, formait également une cavalerie en utilisant l'armement des chevaliers tués, mais la cavalerie hussite, très peu nombreuse, ne pouvait jouer qu'un rôle auxiliaire. L'infanterie hussite avait une importance essentielle. Les hussites ne disposaient pas d'armes de protection; ils ne pouvaient pas résister à une attaque de chevaliers en terrain ouvert. Jan Žižka développa une tactique appropriée. L'armée tchèque comptait généralement de 5 à 6 000 hommes, mais pouvait monter jusqu'à 20 000. Pour 15 à 20 hommes, l'armée était suivie d'un chariot de combat — d'abord une simple charrette tchèque à quatre roues, puis un chariot spécialement construit avec des boucliers, des dispositifs empêchant de passer sous les roues et des chaînes pour relier les chariots entre eux afin qu'ils ne puissent être dispersés. Si le terrain le permettait, l'armée hussite avançait avec les chariots disposés en quatre colonnes sur la même ligne, avec l'infanterie sur les chariots et entre eux. En cas de rencontre avec l'ennemi, un *Wagenburg* se formait très rapidement en rectangle, avec de larges sorties devant et derrière; les chevaux étaient dessellés et les chariots reliés par des chaînes. Les sorties étaient protégées par des palissades de fourches. À l'intérieur, à partir de chariots non combattants, une deuxième ligne était parfois organisée — presque comme un redoute improvisée. Le *Wagenburg* était construit de préférence sur un emplacement élevé et, si le temps le permettait, renforcé d'un fossé. Certains chariots étaient équipés de canons solidement fixés en travers du chariot (sans possibilité de rotation ou d'élévation du canon). Les chevaliers montés ne pouvaient rien contre le *Wagenburg*, ils devaient descendre de cheval, escalader la colline lourdement armés et assaillir le *Wagenburg*. Les hussites les accueillaient par un tir de canons, puis repoussaient les assauts depuis les chariots, et quand ces derniers étaient suffisamment fatigués, sur le signal du commandant, les sorties auparavant camouflées étaient rapidement dégagées, une troupe d'élite d'infanterie attaquait par la sortie avant, la cavalerie par l'arrière ; les deux sorties étaient dirigées sur les flancs des chevaliers bloqués par les

chariots, et leur massacre commençait. Une sortie prématurée, avant que les forces féodales ne soient entièrement attirées dans l'attaque du *Wagenburg*, conduisait parfois à des échecs. Mais, en général, les victoires sur les foules féodales non organisées, amenées en Bohême par les croisades prêchées par les catholiques, étaient presque continues et inspiraient une peur mystique aux chevaliers. Progressivement, les hussites se transformèrent en soldats aguerris, disciplinés et professionnels, prirent conscience de leur supériorité sur les féodaux, entreprirent plus audacieusement des actions actives, pénétrèrent au cœur de l'Allemagne et cherchaient, à leur retour de campagne, à se vanter avec une bouteille d'eau de mer rapportée — ils affirmaient avoir atteint la mer, mais n'avaient pas pu aller plus loin, faute de voie. La peur mystique des chevaliers envers ces anges de la vengeance sociale atteignit un tel degré qu'après la défaite à Aussig en 1426 par les forces combinées de trois armées hussites de 12.000 hommes de Sigismond, en 1427, l'armée qui envahit la Bohême sous le commandement du prince-électeur de Brandebourg, Frédéric Ier, prit la fuite sans combattre à la seule vue des hussites ; en 1431, la même chose arriva à Taus avec une grande milice levée dans toute l'Allemagne (l'ordre de convocation avait été donné pour 8 200 hommes — en réalité moins de participants se présentèrent) — tous s'enfuirent sans même oser dégainer leurs armes. Un contemporain, le pape Pie II (Enea Silvio Piccolomini), décrivit la tactique hussite comme magique : les fuyards rapportaient que le *Wagenburg* hussite avançait en formant diverses lettres à signification magique, enveloppant l'ennemi avec ses wagons, etc.

Un intérêt considérable revêt le règlement de Žižka, datant du début des années 1420 du XVe siècle. Il comporte une partie politique, soulignant clairement aux masses les principaux slogans et objectifs de la lutte, inclut une régulation très détaillée des mouvements de campagne, de la façon de donner des ordres et analyse avec beaucoup d'attention les questions relatives au maintien de la discipline pendant les déplacements, au repos, au partage du butin, et à la détermination des personnes autorisées à suivre l'armée, et prévoit des sanctions pour les principales infractions militaires. Ce règlement tchèque a servi de modèle, que les rédacteurs allemands de règlements ont ensuite copié et développé. Le fait que le premier original des règlements modernes appartienne à Žižka ressort du fait que les imitateurs allemands appelaient leurs règlements « *Wagenbürg-Ordnungen* » — règlements pour le *Wagenburg* — et entendait par le mot « *Wagenburg* » l'armée.

L'influence de la tactique hussite était encore plus profonde en Europe de l'Est, en Russie, où elle se maintenait encore au XVIIe siècle. « L'organisation des régiments », décrite dans un ouvrage de l'époque du début du règne de Michel Fedorovitch — « le règlement de guerre, des canons et autres, concernant la science militaire » — est évidemment inspirée par les guerres hussites et utilisé par les Russes encore, sous Alexis Mikhaïlovitch, dans la lutte pour l'Ukraine.

Le mouvement hussite s'est avéré invincible, les Allemands n'ont pas pu y faire face ; mais il a périclité à cause de querelles internes. Les hussites s'accusaient mutuellement d'hérésie et brûlaient sur des bûchers. Le concile de Bâle, par d'énormes concessions, a renforcé la position des groupes modérés de hussites. La noblesse et les villes de Bohême ont formé leur propre armée, qui, près de Lipany, a rencontré l'armée des taborites. Les deux armées ont construit un *Wagenburg*. L'armée bourgeoise, par une attaque démonstrative et une fuite simulée, a attiré les taborites dans une sortie prématurée. Les taborites ont été attaqués et massacrés par les chevaliers tchèques ; le *Wagenburg* a été pris d'assaut sur les ailes des fuyards. Les restes des taborites se sont dispersés en mercenaires ordinaires et ont été employés au cours du XVe siècle par divers souverains. Cependant, l'expérience de Žižka dans la création d'une infanterie disciplinée, gouvernable et capable au combat n'a pas été vainue pour l'évolution de l'art militaire en Europe.

Les Suisses. Une révolution complète dans les affaires militaires, le passage de l'art militaire du Moyen Âge aux temps modernes a été réalisé par les Suisses. La compréhension du développement de la puissance militaire suisse a été fortement entravée par les distorsions

des écrivains suisses, qui soutenaient des légendes patriotiques sur Guillaume Tell et Arnold Winkelried et décrivaient la lutte des Suisses pour l'indépendance comme un mouvement révolutionnaire des paysans pacifiques, poussés au désespoir par les oppresseurs autrichiens.

La force des Suisses s'est constituée à partir de la combinaison d'éléments apportés à la Confédération, d'une part par les cantons forestiers de Schwyz, Uri et Unterwald, et d'autre part par les villes qui se sont jointes à eux après Berne. Les cantons forestiers, situés dans l'isolement des Alpes, ont conservé de nombreuses caractéristiques originelles du mode de vie germanique ancestral. Le canton correspondait à la même circonscription que le « *gau* » ; son chef — *l'amman* — était un ancien riche. Les paysans de Schwyz étaient libres; Uri et Unterwald représentaient des possessions quasi fictives de monastères lointains. La division de la population en travailleurs et en professionnels militaires qualifiés, si caractéristique du Moyen Âge, ne concernait pas les Suisses ; leurs occupations, dans une terre pauvre, étaient l'élevage, la chasse, un peu d'agriculture et le recrutement dans des armées étrangères. Les Suisses se livraient également au brigandage : le canton de Schwyz s'adonnait constamment à des attaques contre les propriétés du monastère d'Einsiedeln.

En profitant habilement des luttes entre les dynasties régnantes, les Suisses obtinrent divers priviléges — la sortie de la sujexion féodale et de la soumission directe à l'autorité impériale, le droit de choisir les juges et les administrations, etc. Les comtes de Habsbourg se montraient conciliants et indulgents envers leurs vassaux turbulents. Enfin, la complète destruction du monastère d'Einsiedeln à Schwyz et, surtout, le soutien armé des cantons forestiers à la candidature de Louis de Bavière au trône impérial contre les Habsbourg obligèrent le duc Léopold de Habsbourg à entreprendre une expédition punitive contre eux.

Morgarten. Les cantons, depuis longtemps éprouvés par une lutte incessante avec leurs voisins, possédaient des fortifications appelées « *letzinen* », qui barraient l'accès à leurs montagnes. Le *letzi*, qui fermait les accès à Schwytz par les routes situées de part et d'autre du lac de Zoug et empêchait un débarquement sur la rive sud, consistait en un épais mur de pierre de 12 pieds de hauteur et de 5 verstes de longueur, appuyé sur son flanc gauche aux falaises du mont Rigi et sur son flanc droit à Rossberg. Le mur comportait trois grandes tours ; les routes passaient à travers des tours de garde. Un autre passage par Altmatt était fermé par le *letzi* de la « Tour Rouge ». Au total, à Schwytz, qui possédait 4000 hommes aptes à porter des armes, il y avait six *letzinen*, transformant le canton en une vaste forteresse de montagne. En 1315, *l'amman* de Schwytz, Stauffacher, laissa ouverte uniquement la route qui suivait la rive est du lac d'Ägeri jusqu'à Morgarten, car il était pratique d'y tendre une embuscade.

Le duc Léopold de Habsbourg rassembla ses forces — une armée féodale de 2 000 hommes — à Zoug et, le 15 novembre 1315, avançait, choisissant pour son invasion la route libre de fortifications menant à Morgarten. Mais la reconnaissance suisse fonctionnait de manière exemplaire : malgré le fait que les colonnes démonstratives furent dirigées vers d'autres chemins, trois heures après le départ de Zoug, lorsque la tête de la colonne atteignit le passage étroit entre le lac et Morgarten, où la route suit une corniche escarpée, il s'avéra que le chemin était bloqué par un obstacle derrière lequel se tenait une troupe suisse ; les forces principales des Suisses se trouvaient encore plus au nord, en embuscade sur les pentes de Morgarten.

En l'espace de trois heures, Stauffacher réussit à concentrer au moins trois mille de ses quatre mille combattants à Morgarten et se déplaça avec eux en embuscade au-delà du territoire de Schwytz. La colonne autrichienne se densifia à sa tête, les arrières approchaient, les avant-gardes descendaient de cheval et essayaient de grimper la montagne en contournant l'obstacle. Pendant ce temps, depuis les hauteurs, un déluge de pierres s'abattit sur le centre de l'infanterie compacte, suivi par une masse soudée de Suisses.

Les chevaux des chevaliers se débattaient, irrités par les pierres ; les cavaliers étaient impuissants à quitter le chemin. Les Suisses, armés de hallebardes — une arme paysanne (une hache sur un long manche, très efficace contre les armes lourdes des chevaliers), écrasèrent

les chevaliers, en tuant beaucoup, en faisant tomber d'autres et en les noyant dans le lac ; la queue de la colonne et le duc Léopold s'enfuirent paniqués.

Villes suisses. Les cantons forestiers étaient capables de tels exploits ; mais l'importance décisive de l'art militaire suisse pour l'histoire fut créée par leur alliance avec Berne, une alliance des paysans avec les citadins. Les villes germaniques avaient une organisation aristocratique clairement définie et constituaient leur force armée à partir de chevaliers et de mercenaires ; dans la lutte contre les féodaux, les alliances urbaines rencontraient généralement à leur encontre l'alliance des comtes avec les paysans — par exemple, en 1388, à Défingen, l'armée de l'alliance de 39 villes fut battue par les féodaux du Wurtemberg, auxquels vint en aide la milice paysanne. Les villes germaniques n'avaient pas tenté de recourir à la mobilisation massive des citoyens dans l'armée. Berne prit une voie complètement différente. Le gouvernement de la ville était certes concentré entre les mains de quelques familles aristocratiques urbaines, mais elles ont su s'entourer de l'apparat des élections démocratiques, et le contact entre le peuple et le pouvoir ne se perdait pas. Berne s'appuya sur l'alliance avec les cantons forestiers et adopta d'eux la base de l'organisation de l'armée : le service militaire général obligatoire. Une armée, équipée d'armes blanches et composée non de combattants professionnels, se construisait naturellement en grandes masses carrées. Dans ces « carrés » suisses, où 10 000 hommes formaient une colonne de 100 hommes sur la largeur et de 100 dans la profondeur, comme dans la phalange athénienne, il y avait également de la place pour un combattant inexpérimenté. Cette formation, empruntée aux cantons forestiers, ressuscita l'infanterie linéaire. Avec les chevaliers, l'infanterie ne pouvait jouer qu'un rôle auxiliaire ; maintenant, elle assumait le rôle principal. La lutte menée par les Suisses avait un caractère étroitement égoïste, mais pendant les deux premiers siècles, les éléments dirigeant réussirent à maintenir dans la conscience populaire l'idée que la lutte se menait contre les seigneurs. C'est pourquoi Berne, qui dans son canton conserva toutes les oppressions féodales des paysans, fut néanmoins capable, au même titre que l'élément urbain, de mobiliser les paysans, de les incorporer dans ses batailles et d'y maintenir la discipline ; une unité tactique soudée dissolvait spirituellement les éléments urbains et paysans en un tout.

Le caractère de l'armée. La petite Suisse, grâce à la mobilisation des masses populaires, sur les champs de bataille contre des souverains puissants, de Morgarten à Nancy, a toujours eu une supériorité considérable, souvent double, en forces.

Contrairement aux armées médiévales, l'armée suisse, disciplinée et consciente de la valeur de l'obéissance, était facile à commander. Allant de succès en succès, les Suisses, avec une combativité naturelle intacte, apprirent à être courageux. Le butin, parfois, évalué à 15.000 roubles par soldat selon les standards actuels, rendait le service militaire attrayant même pour les paysans ; souvent, lorsqu'un appel était lancé, il y avait plus de volontaires que nécessaire.

L'armée suisse a conservé l'empreinte du caractère brigand et violent des montagnards des cantons forestiers. Pour les Suisses qui ne se présentaient pas à la convocation, leurs maisons et tous leurs biens étaient détruits jusqu'aux fondations ; la confiscation de tous les biens et la peine de mort pour désertion au combat ; le voisin était obligé de poignarder le soldat qui tenterait de quitter les rangs en combat ; le voisin était obligé de tuer un camarade qui épargnerait l'ennemi et le ferait prisonnier au lieu de le tuer sur place.

Alors que les armées de chevaliers étaient imprégnées d'« internationalisme » et épargnaient volontiers les prisonniers, les Suisses tuaient tous les garnisons des villes conquises et n'épargnaient pas la population. La peur devait précéder l'armée suisse. Ce n'est qu'après une guerre civile interne, lorsque les Suisses eux-mêmes furent quelque peu troublés par leurs principes, qu'ils prirent à Zurich, en 1490, la décision d'épargner les églises et les femmes.

Au début, lorsque le Suisse appelé devait combattre à seulement deux ou trois étapes de son village natal, et que toute la campagne ne durait pas plus d'une semaine, chaque appelé apportait sa nourriture et se présentait avec son arme. Le canton ne supportait aucune dépense. Mais ensuite, lorsque les campagnes devinrent plus lointaines et plus longues, il n'était plus nécessaire de mobiliser toute la population masculine. L'accord de l'alliance déterminait combien de combattants chaque canton devait fournir. Si la campagne promettait de riches butins, de nombreux volontaires se présentaient. Ceux qui ne partaient pasaidaient les envoyés à s'équiper et à rassembler les provisions nécessaires. Dans la ville de Berne, il y avait 17 associations dont le but était d'aider leurs membres à s'équiper correctement pour la campagne ; chaque citoyen de Berne était rattaché à l'une de ces associations, et s'il ne se mobilisait pas lui-même, il prenait en charge les dépenses pour l'équipement des membres partants. Tous les citoyens du canton devaient avoir des armes en bon état ; les autorités effectuaient des inspections. Il n'y avait pas d'entraînement, mais les citoyens qui se présentaient à l'inspection avec une arme à projectile — arc, arbalète ou arme à feu — étaient testés pour vérifier s'ils savaient manier leur arme.

Tactique. Le mouvement des bataillons suisses se faisait au son du tambour ; par conséquent, dans une certaine mesure, les hommes bougeaient en rythme, mais il n'y avait pas de véritable marche au pas. L'exigence essentielle — que chacun connaisse sa place dans les rangs du bataillon et ne l'abandonne en aucun cas — était assimilée très rapidement. Les citadins ont déployé leurs armes — une longue pique (27,3 coudées), pratique pour repousser les attaques de cavalerie, et un armement de protection. Les rangs et les lignes extrêmes du bataillon étaient armés de piques, le centre d'hallebardes. Il y avait peu d'archers, car le milicien suisse n'était pas un combattant qualifié, et un archer habile se forme par une spécialisation, un entraînement et une pratique assidus.

La tactique suisse était dictée par la division de l'armée en trois parties, chacune formant un carré. Ces trois bataillons en campagne formaient l'avant-garde, les forces principales et l'arrière-garde et représentaient des parties inégales. Une telle division en trois bataillons offrait l'avantage essentiel qu'un bataillon attaqué par la cavalerie, contraint de s'arrêter, ne pouvait exercer aucune poussée et pouvait facilement devenir la proie des archers ennemis. Mais dans ce cas, un autre bataillon venait à son secours, sauvegardant son flanc attaqué et lui permettant de reprendre l'offensive. L'assaut irrésistible des armes blanches et l'entraide entre bataillons constituent les bases de la tactique suisse. Les bataillons étaient placés en escaliers. Les chevaliers, en petit nombre, accompagnant les armées suisses, participaient également à la protection des flancs des bataillons attaquants.

Ces traits principaux de la tactique suisse apparaissent déjà nettement dans la bataille de Laupen (1339). Berne menait la lutte contre la ville de Fribourg, soutenue par de nombreux féodaux. Les Fribourgeois — une armée d'environ 4 000 hommes, avec une cavalerie de chevaliers nombreuse — assiégeaient la ville de Laupen, où se trouvait le garnison de Berne. Le vingtième jour du siège, des renforts arrivèrent. L'armée bernoise se composait de 6 000 hommes ; l'avant-garde — 1 000 hommes — était constituée d'un contingent recruté dans les cantons forestiers ; la bataille principale — 3 000 hommes — et l'arrière-garde — 2 000 hommes — étaient formées par les Bernois. À leur tête se trouvait le chevalier Rudolf von Erlach, qui accepta de prendre le commandement uniquement à la condition que la discipline la plus stricte soit maintenue. Il exigea que tous prêtent solennellement serment de lui obéir en toutes circonstances et que si quelqu'un désobéissait et qu'il le frappait, même en causant une blessure ou la mort, ni la ville, ni les amis de la personne frappée ne le poursuivraient et ne se vengeraien. Erlach installa son armée sur les hauteurs à deux lieues de Laupen. Les Fribourgeois avancèrent pour rencontrer l'armée bernoise. Une partie de l'infanterie fribourgeoise entreprit un mouvement de contournement, tandis que les chevaliers paradèrent devant le front. Les Fribourgeois contournants attaquèrent l'arrière-garde bernoise, qui prit la fuite, puis se livra au pillage. Simultanément, les Fribourgeois attaquèrent

de front. Le bataillon principal des Bernois repoussa l'attaque avec ses archers puis se lança dans une contre-attaque furieuse. Une colonne profonde de 50 files renversa les Fribourgeois. Pendant ce temps, l'avant-garde passa également à l'attaque, mais fut encerclée et arrêtée par les chevaliers. L'avant-garde se trouvait dans une situation difficile, car bien qu'entourée de lances de tous côtés, elle était impuissante contre les archers fribourgeois ; mais la bataille des forces principales, après avoir éradiqué ceux qui étaient devant elle, se retourna et en frappant les chevaliers à revers les mit en fuite.

Lors de la bataille de Sempach (1386), le duc autrichien Léopold descendit lui-même à cheval avec ses chevaliers pour attaquer dans un terrain difficile la colonne suisse qui venait à sa rencontre. Et tandis qu'il déployait tous ses efforts et était déjà prêt à célébrer la victoire, sur l'avant-garde qu'il avait prise pour l'ensemble de l'armée suisse, la bataille des forces principales, s'étant secrètement réorganisée à partir de la colonne en marche, se lança en avant et extermina toute la chevalerie montée.

La guerre de Bourgogne. Dans le dernier quart du XVe siècle, l'alliance des cantons suisses s'est heurtée à un feudataire extrêmement puissant et disposant de la meilleure armée médiévale — le duc de Bourgogne Charles le Téméraire. La guerre était offensive de la part de la Suisse. Cette dernière, en raison de son organisation fédérative, était incapable de mener une politique de conquête cohérente, car dans les conquêtes à l'ouest, seuls les cantons occidentaux (Berne) étaient intéressés, tandis que les cantons de l'est penchaient vers l'est et les cantons du sud vers le sud. Chaque victoire apportait des gains territoriaux seulement à l'un des membres de l'alliance, raison pour laquelle les autres restaient très froids face à un tel succès. Si la Suisse adopta une politique offensive contre Charles le Téméraire, ce fut en grande partie parce que la puissance du duc de Bourgogne, qui avait réuni sous son autorité la Bourgogne, la Lorraine, les Pays-Bas et une partie de l'Alsace, se dressait sur la route de l'unificateur de la France, Louis XI. Principalement grâce à l'or de Louis XI, qui corrompait tous les dirigeants politiques de Berne, Berne se lança dans la lutte contre Charles le Téméraire, qui passa à la contre-attaque, et la Confédération suisse dut soutenir Berne. Sur le champ de bataille de Morat (1476), l'armée bourguignonne, forte de 20 000 hommes – dont 1 600 piquiers (1 chevalier, 3 arbalétriers, 3 à armes à feu, 3 piqueurs) – affronta les Suisses, regroupés en trois bataillons et totalisant 28 000 hommes. Malgré tous les efforts de Charles le Téméraire pour discipliner son armée et la rendre maniable, l'avantage en matière de commandement était clairement du côté des Suisses. Les grandes batailles suisses triomphaient facilement des efforts dispersés des petits groupes bourguignons. L'immense supériorité des Bourguignons en artillerie et en armes à feu – un luxe que pouvait se permettre seulement Charles le Téméraire, l'un des souverains les plus riches du XVe siècle (grâce aux Pays-Bas) – ne joua pas un rôle décisif. L'incapacité des combattants isolés à arrêter l'élan irrésistible de dizaines de milliers d'hommes formant une grande bataille suisse, unis en une seule unité tactique, rendait toute résistance face à l'armée féodale désespérée ; tous les affrontements des Bourguignons avec les Suisses (Granson, Morat, Nancy) furent marqués par la panique chez les Bourguignons lorsque les Suisses lançaient une attaque furieuse, après quoi commençaient leur massacre et leur fuite. Le soldat ordinaire, uni en une unité tactique mais mal entraîné, se révéla plus fort que le guerrier médiéval individuel, qualifié et formé depuis l'enfance. Morat rendit cette vérité évidente pour tous, et pendant les deux décennies suivantes, l'organisation médiévale des forces armées en Europe occidentale disparaissait ; partout, on observa la volonté de créer des unités d'infanterie, de former une armée à partir d'unités tactiques et non d'hommes dispersés. La lance – qui représentait typiquement l'union des différentes armes dans l'entourage d'un chevalier – disparut. La possibilité d'utiliser au combat, par le biais de l'unification en unités tactiques, des combattants physiquement robustes mais non qualifiés ouvrit pour la nouvelle histoire – dont Morat constitue le tournant militaire – la possibilité de former des armées de masse de dizaines de milliers d'hommes, une possibilité inconnue au Moyen Âge ; dans les combats anarchiques médiévaux, les masses ne

pouvaient jouer aucun rôle ; seuls des combattants hautement entraînés, sans organisation tactique, pouvaient être pris en compte.